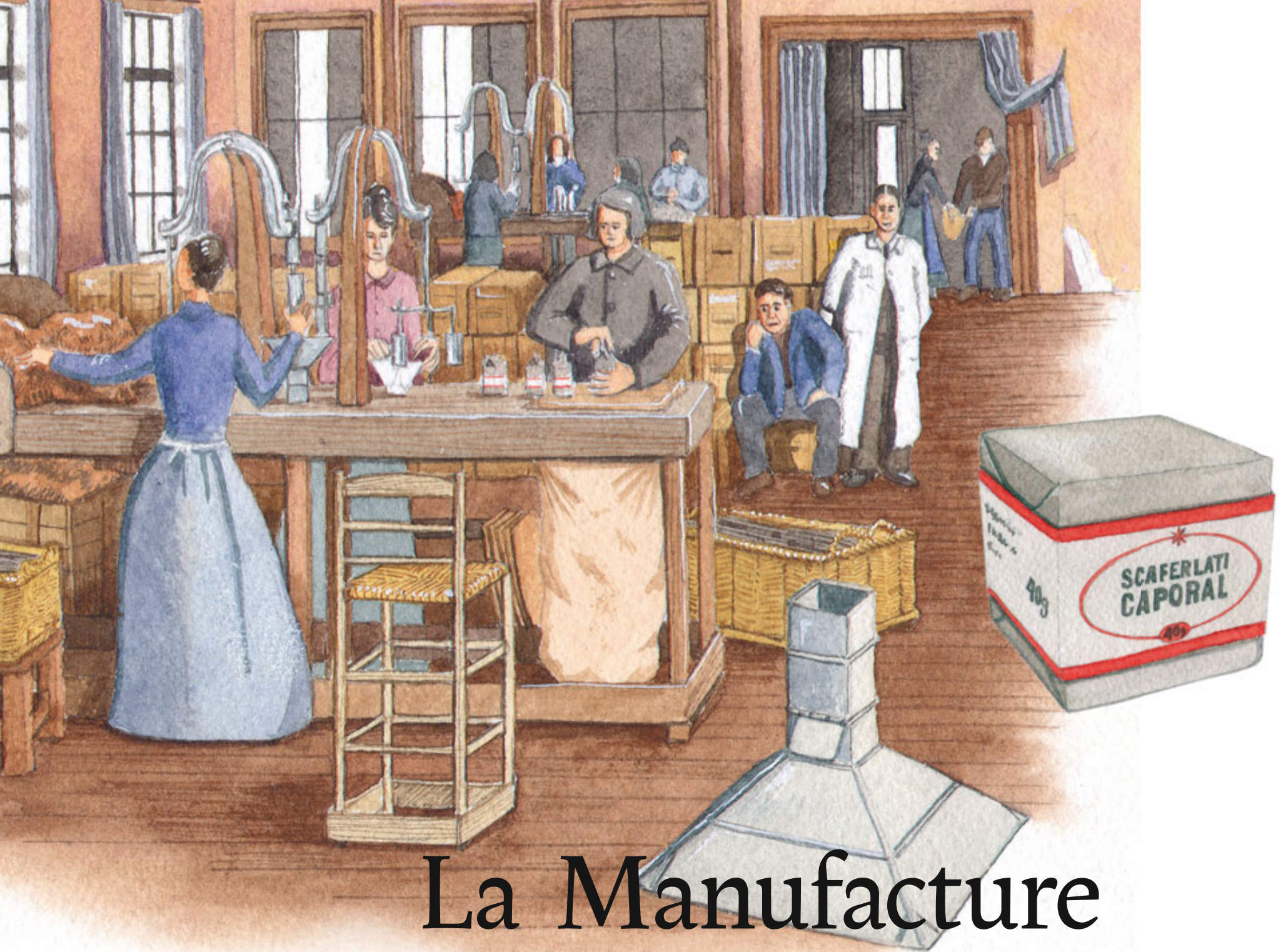




La Manufacture des femmes

Dessin ci-dessus : Pesage et emballage des Scaferlati. La confiance ne régnait pas : à la sortie, les ouvrières sont fouillées pour vérifier qu'elles n'emportent pas de tabac dans leurs vêtements ou leurs chaussures. Mise à pied immédiate si c'est le cas. Les préposés (cadres) chargés entre autres de cette fouille sont souvent d'anciens ouvriers méritants mais l'État impose en 1905 l'embauche de sous-officiers à la retraite qui ont tendance « à confondre l'ouvrier avec l'homme de troupe : il faut immédiatement les mettre en garde contre cette erreur ». À droite : un paquet de tabac à rouler « Caporal » comme en a tant produit la Manufacture.

TABAC Installée d'abord à La Daurade puis au Bazacle, la Manufacture des Tabacs fut longtemps la seule grosse usine toulousaine. Autres particularités : elle appartenait à l'État et employait deux tiers de femmes, principalement à confectionner des cigares.

SPECTACLE INHABITUEL dans les rues de Toulouse le samedi 21 mai 1870 : environ un millier de « tabataires » (tabataïress, ouvrières des tabacs, en occitan) se rendent en cortège à la préfecture pour demander la démission du nouvel ingénieur de la Manufacture. « C'est vraiment une chose étrange, note un journal, de voir défiler ce régiment en jupons et armé d'aiguilles à tricoter, que les femmes font manœuvrer tout le long des rues ». Comme le journal est dans l'opposition au pouvoir impérial, il félicite les ouvrières pour leur « bonne tenue, d'autant plus méritoire qu'elles sont femmes et qu'elles sont gasconnes »...

Affolé, le préfet promet une enquête mais interdit tout nouveau rassemblement. Les « tabataires » n'en ont cure, elles vont se réunir chaque jour « à l'anglaise » sur une prairie du Ramier tant que l'on n'a pas abrogé les mesures décidées par ce jeune ingénieur à la « sévérité outrée » comme le reconnaît lui-même le directeur de la Manufacture : seconde vérification de la qualité des cigares par la pesée, retenue sur le salaire ou limitation de la production pour les ouvrières dont les cigares sont jugés défectueux. Déconcertés, les pouvoirs publics cèdent rapidement devant la détermination du « sexe faible »

qui « montre autant d'habileté pour s'organiser que le sexe fort et l'égale même en énergie » : l'ingénieur démissionne dès le 25 mai et les « tabataires » rentrent sagement à la Manufacture.

LES CHOSES SE PASSERONT moins pacifiquement cinq ans plus tard, en mars 1875, lorsque cinq apprenties « robeuses » (ouvrières chargées de confectionner la « robe », l'enveloppe du cigare) sont congédiées pour avoir refusé d'adopter une nouvelle méthode de taille et que les autres cigarières exigent leur réintégration. Après six semaines de bras de fer pendant

lesquelles les grévistes se rassemblent chaque jour devant La Daurade pour huer les « jaunes » (les 141 « *honnêtes et laborieuses ouvrières forcées de rester sans travail par l'obstination et l'entêtement de quelques républicaines* »), quelques batailles de rue, l'intervention de la police et de l'armée, de nombreuses arrestations, des peines de prison, les « tabataires » cèdent et se soumettent au tri du directeur de la Manufacture qui tient à « *séparer les meneuses des femmes qui ont été égarées* ». Vingt de ces « meneuses » sont renvoyées.

La Manufacture des Tabacs de Toulouse est alors le premier employeur de la ville qui n'a pas connu, ou si peu, la révolution industrielle et est restée tout au long du XIX^e siècle un « gros village » de fonctionnaires, de petits artisans et de commerçants. Pas très étonnant donc que sa seule usine d'importance soit un établissement d'État, une division de la puissante administration des « Contributions indirectes ». Cela depuis ce jour de 1811 où Napoléon, en mal d'argent pour garder ses conquêtes, nationalise toutes les manufactures de tabac françaises, dont les sept alors actives à Toulouse. La plus ancienne de celles-ci, la plus grande aussi était installée depuis le début du XVIII^e siècle rue de la Pomme, non loin du Capitole. Son patron, Ménard, accepte de piloter comme « régisseur » la nouvelle manufacture d'État, l'une des dix que comptera le nouveau monopole, chargée de fournir en tabacs une zone allant des Pyrénées au sud du bassin parisien. Avantages de Toulouse aux yeux de l'État : c'est un nœud de communications (le canal du Midi fonctionne alors à plein régime) et les salaires y sont très bas à cause du très petit nombre d'industries et du grand nombre d'habitants. Mais

la manufacture de la rue de la Pomme est trop petite pour ces nouvelles ambitions, on achète donc la filature installée dans l'ancien monastère de La Daurade et on y installe les ateliers de la nouvelle manufacture qui vont pourtant vite se révéler malcommodes. En plus, un terrible incendie détruit La Daurade qui ne sera complètement reconstruite qu'en 1840. En attendant, pour assurer la survie de la Manufacture qui fait déjà « vivre plus de cinq-cent familles », on achète en 1821 un grand terrain au Bazacle avec un bâtiment de briques perpendiculaire au canal de dérivation et une grande roue hydraulique permettant de faire fonctionner des machines à piler la poudre. Pendant plus de 70 ans, jusqu'à la construction de la nouvelle manufacture en 1892, les « Tabacs » seront donc en deux lieux : direction et opérations manuelles à La Daurade, opérations mécaniques

au Bazacle. Ce qui ne simplifie en rien un processus de fabrication du tabac déjà bien long et complexe...

UN PROCESSUS QUI COMMENCE avec les feuilles de tabac, acheminées depuis les quelques départements autorisés à en cultiver (essentiellement les deux départements d'Alsace et la Moselle) ou depuis l'Amérique par Bordeaux et entreposées dans les ateliers de la « première section », dite de préparation des matériaux où des femmes sont chargées de les secouer et de les préparer avant de les confier aux différentes sections qui en feront des produits finis.

D'ABORD LA SECTION « Poudre », qui va transformer les feuilles en tabac à chiquer, produit dominant jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Pour cela, il faut que le tabac fermente, un très long processus d'un an et demi ►

Dessin ci-dessous : Scène de grève en juin 1902 : les syndicats de l'ensemble des manufactures exigent la prise en compte de l'ancienneté dans les mutations. Les ouvrières « jaunes » restées dans l'atelier se font insulter par les grévistes, nettement majoritaires. Après 7 jours, le ministère cède. Toulouse avait alors la particularité d'avoir deux syndicats ouvriers, tous deux affiliés à la CGT : l'un mixte et l'autre strictement féminin, le « Syndicat de l'Avenir des Ouvrières des Tabacs de Toulouse ». En quelques années, la pression syndicale, mais aussi le soutien actif des députés locaux, permettent d'obtenir toute une série d'avancées sociales : indemnités accident, assurance maladie et retraite, crèche, maternelle, congés payés...





Les initiales « MT », comme « Manufacture des Tabacs » sur le bâtiment qui abrite depuis 1996 une partie de l'Université des Sciences sociales. C'est en 1963 que la Seita, la régie publique des Tabacs, décide la fermeture de son usine toulousaine. Les dernières « Niñas » en sortent en 1979, l'usine est totalement désaffectée en 1987. Les bâtiments échappent à la destruction grâce au combat de l'association pour la sauvegarde de la Manufacture des Tabacs.

► à deux ans qui commence par la « mouillade » ④ (on arrose le tabac d'eau salée), suivie du hachage, d'une seconde mouillade ⑤, d'une première fermentation de plusieurs mois, du pilonnage mécanique, d'une seconde fermentation qui aboutit au « râpé parfait », tamisé puis foulé avant expédition aux débitants ⑥.

À LA SECTION « SCAFERLATI » (tabac à rouler), il faut au contraire éviter que le produit fermente. On le mouille donc mais en le retournant ensuite à la fourche ⑦ pour qu'il ne chauffe pas. Puis on le hache, on le torréfie et on le sèche ⑧ avant une dernière maturation et l'emballage ⑨. Cette section s'enrichira d'ateliers cigarettes à la fin du XIX^e siècle, lorsque ce produit commencera à devenir populaire.

LA DERNIÈRE SECTION, celle qui emploie le plus de monde et presque uniquement des femmes, la moins mécanisée, est celle des cigares. Le tabac y subit une préparation particulière, améliorée à partir du Second Empire par le « lavage méthodique » ⑩ qui permet aux feuilles de perdre ce goût acre qui fait en partie la mauvaise réputation des cigares français d'alors. Puis tout se joue à l'atelier de confection où les cigarières roulent les « tripes » ⑪ (l'intérieur des cigares) avant que les robeuses ne les enveloppent de leurs « capes » ⑫. Après un passage au séchoir, les cigares peuvent être emballés et expédiés ⑬.

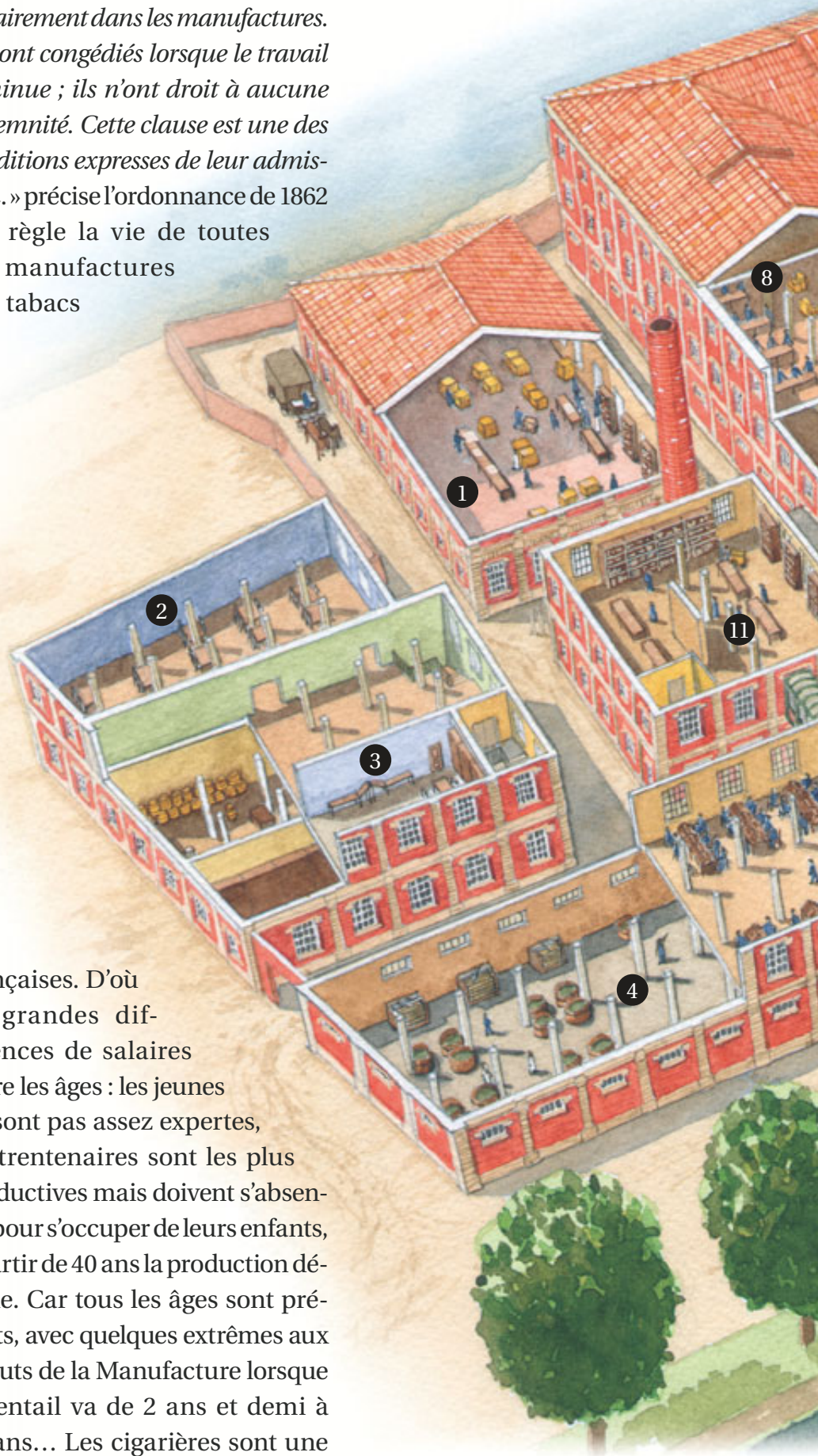
LA SECTION CIGARES occupe 70% des effectifs de la Manufacture dans ces agitées années 1870, soit plus de 1000 ouvrières, l'administration tentant de ne pas dépasser ce nombre. Elles sont, comme tous les employés dont le travail est quantifiable, payées « à l'entreprise », c'est-à-dire selon la production quotidienne. Et théoriquement embauchées à la journée :

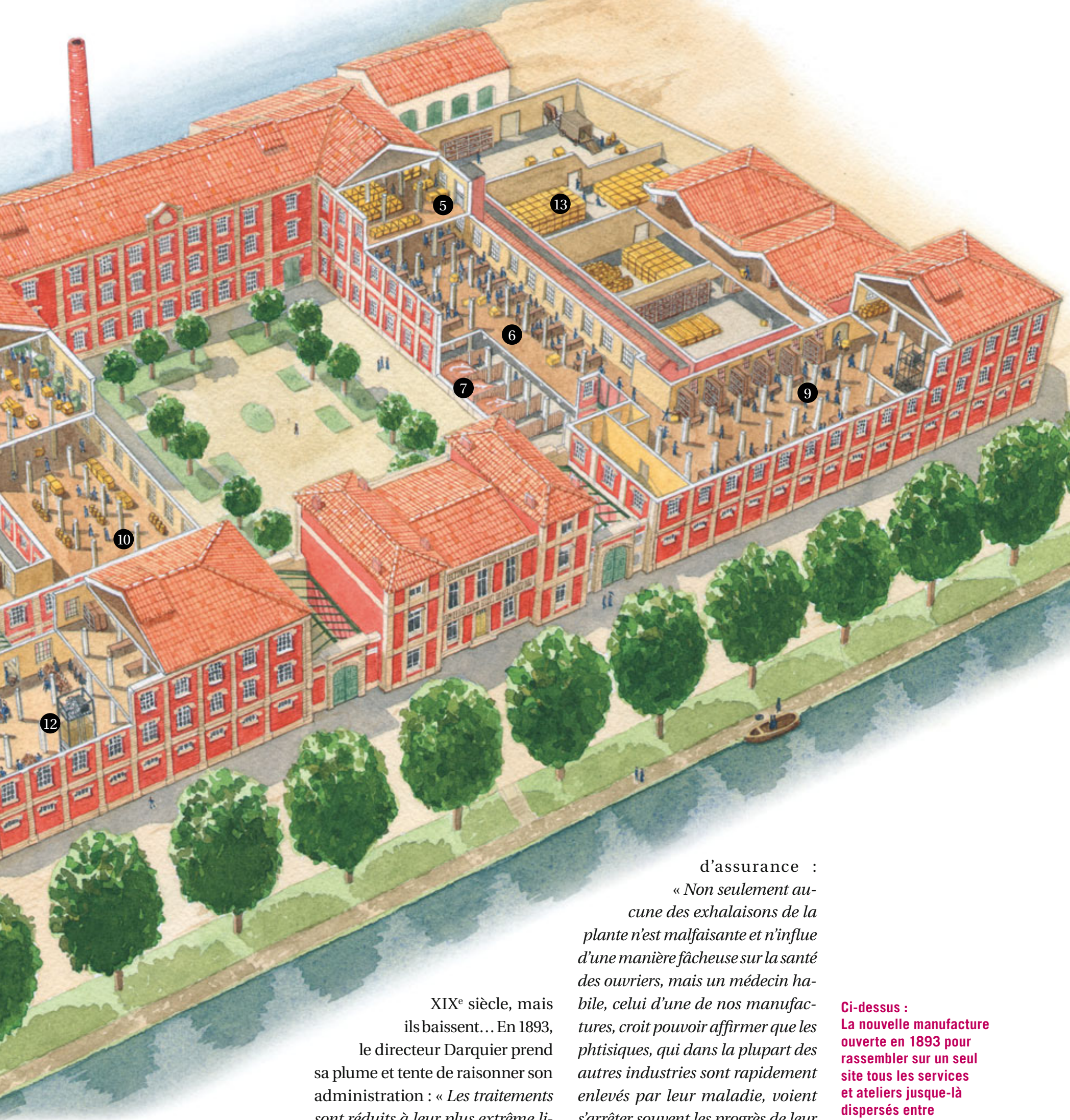
« Les ouvriers ne sont admis que temporairement dans les manufactures. Ils sont congédiés lorsque le travail diminue ; ils n'ont droit à aucune indemnité. Cette clause est une des conditions expresses de leur admission. » précise l'ordonnance de 1862 qui règle la vie de toutes les manufactures des tabacs

françaises. D'où de grandes différences de salaires entre les âges : les jeunes ne sont pas assez expertes, les trentenaires sont les plus productives mais doivent s'absenter pour s'occuper de leurs enfants, à partir de 40 ans la production décline. Car tous les âges sont présents, avec quelques extrêmes aux débuts de la Manufacture lorsque l'éventail va de 2 ans et demi à 84 ans... Les cigarières sont une grande famille et peu à peu une sorte de caste puisque l'un de leurs quelques privilèges est de pouvoir faire réserver « la moitié des emplois vacants aux filles légitimes ou reconnues, aux brus et aux femmes non divorcées des agents techniques, préposés, ouvriers et ouvrières » de la Manufacture. D'où un recrutement en vase clos, très toulousain (presque toutes les cigarières sont nées dans la ville, souvent originaires de Saint-Cyprien), qui

explique la forte solidarité démontrée lors des quelques grèves.

LES JOURNÉES SONT LONGUES à la Manufacture, dix heures en moyenne entrecoupées par une heure et demie à deux heures pour aller faire déjeuner la famille, ce qui fait commencer le travail à 6 heures du matin et finir à 6 heures du soir la plus grande partie de l'année. Avec ces horaires, les « tabataires » sont





en outre moins bien payées que dans les autres manufactures françaises. Pour d'obscures raisons liées selon la Régie aux « bas prix » en vigueur à Toulouse et à « l'indolence » naturelle des habitants... Les salaires des quelques fonctionnaires de la Manufacture, les « employés supérieurs » (directeur, ingénieur, contrôleur) sont aussi victimes de ce préjugé : non seulement ils ne sont pas augmentés de tout le

XIX^e siècle, mais ils baissent... En 1893, le directeur Darquier prend sa plume et tente de raisonner son administration : « Les traitements sont réduits à leur plus extrême limite »... Quant à la prétendue indolence des employés, elle s'explique selon lui par les conditions climatiques de Toulouse qui « sont un peu exceptionnelles » et par « l'état électrique de l'atmosphère » qui « énerve les travailleurs pendant une période de l'année ». « Il n'est pas rare de voir des ouvriers, même les plus aguerris, atteints de vomissements, obligés de suspendre leur travail. »

Au milieu du XIX^e, la Régie assurait pourtant avec beaucoup

d'assurance :
« Non seulement aucune des exhalaisons de la plante n'est malfaisante et n'influe d'une manière fâcheuse sur la santé des ouvriers, mais un médecin habile, celui d'une de nos manufactures, croit pouvoir affirmer que les phtisiques, qui dans la plupart des autres industries sont rapidement enlevés par leur maladie, voient s'arrêter souvent les progrès de leur mal en travaillant le tabac, ne le contractent pas dans cette industrie et peuvent quelquefois le voir diminuer »... ●

À lire : « La manufacture des tabacs de toulouse au XIX^{ème} siècle » Jean Heffer Université de Toulouse, 1967.

STUDIO  IFFÉREMMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Pierre-Xavier Grézaud

Ci-dessus :
La nouvelle manufacture ouverte en 1893 pour rassembler sur un seul site tous les services et ateliers jusque-là dispersés entre La Daurade et le Bazacle. L'ancienne usine, achetée par l'État en 1820 et qui disposait d'une roue à aubes dans le canal de dérivation du Bazacle, a été rasée pour faire place à ces bâtiments « luxueux » conçus par les ingénieurs de la Régie et alimentés en électricité par la centrale voisine (l'ancien moulin).
① Fabrication des emballages ② Réfectoire ③ Médecin.